

EN CHEMIN ¹

Il y a une heure que nous chevauchons, mon collègue et moi. Nous avons laissé derrière nous Leh avec sa rue bordée de peupliers et ses champs en terrasses. Les chevaux se sont engagés sur un chemin tout droit dans le sable. Le promontoire que nous visions semblait ne pas se rapprocher. Pourtant, maintenant, nous en longeons le pied. Au sommet de la falaise s'étagent des maisonnettes carrées aux murs blancs. Sans doute, derrière les lucarnes, des moines sont assis immobiles depuis des heures, sinon des jours, mais aucune vie ne se montre à l'extérieur, ni hommes, ni bêtes, ni arbres même ; tout semble avoir été tué par le soleil.

Au bas de la colline sont éparpillés une vingtaine de cénotaphes en forme de cuves sur piédestal, parmi lesquels nous zigzaguons à la recherche d'un sol ferme. Derrière le couvent, la plaine étale à nouveau son sable jaune et blanc jusqu'à une ravine qui la coupe. Au fond ne coule qu'un filet d'eau,

¹ L'orthographe des noms de lieux et des termes tibétains n'a pas été francisée. Ils sont écrits selon un système phonétique international illogique, mais qui a fait ses preuves : les consonnes ont approximativement leur son anglais et les voyelles leur son allemand. J'ajoute une apostrophe pour marquer l'aspiration. Ainsi je garde la graphie internationale de noms propres tels que *Buddha* et *Lhasa*, et ne mets pas de -s au pluriel de termes tels que *lama* ou *yak*.

mais le fossé creusé et les blocs dont son lit est jonché laissent deviner en quels torrents elle se mue à la fonte des neiges.

Il y a deux heures que nous trottons. Pas la moindre verdure, pas la moindre fleur. Seules les nuances de l'ocre se succèdent et s'entremêlent à l'infini. Il n'y a que de la pierre, des cailloux épars, des collines dont l'ossature perce les pentes de sable. Au loin, des montagnes brunes figées. Elles nous présentent toujours la même face décharnée, ravagée par le soleil. Pour m'assurer que j'avance, je regarde le sol entre les oreilles de mon cheval, je pousse la bête à la cravache et me soulève haut sur mes étriers... Un coup d'œil à droite et je retrouve la même colline désolée.

Il y a quatre heures que nous trottons. Ces petits chevaux sont d'une ténacité étonnante. Pas d'impatience, pas de galop, mais point d'arrêt non plus. Ils suivent obstinément la trace qui ondoie à travers la solitude. Quand il n'y a ni herbe, ni eau, ni ombre, pourquoi un poney s'arrêterait-il ?

Nous venons de dépasser deux hommes courbés sous de hautes charges. « Vous allez à Niemo ? » — « Comme vous dites ! » — Pourrait-on aller ailleurs ? Il n'y a qu'une route, car il n'y a que deux villages à relier. La piste côtoie une pente de roches lisses que dominent deux grosses aiguilles rousses. Le soleil joue sur leur granit poli par le vent et le sable. On croirait voir les voiles gonflées d'une chaloupe emportée par une vague énorme. Ne serait-ce pas un charmant intermède que de muser sur ces dalles, un repos pour nos yeux de chercher la fissure à escalader jusqu'au sommet ? Mais l'étape n'est pas finie et les chevaux s'éloignent vite des rochers solitaires.

Voilà cinq heures que nous trottons. Un chardon ou une luzerne réussissent à ramper ici ou là, à l'ombre d'un caillou. Devant nous, il semble qu'un tapis noir et blanc glisse sur le sable dont il épouse les dépressions : deux ou trois cents chèvres naines s'en vont côte à côte, rasant

X
au passage les rares brins d'herbe que le soleil a épargnés. Malgré la chaleur et leur longue fourrure, un gamin les presse sans arrêt pour qu'elles rencontrent de quoi vivre jusqu'à demain. Le village n'est sûrement plus bien loin.

Brusquement, nous quittons le grand plateau et descendons un vallon enserré par les falaises de galets qu'une rivière disparue a entassés et cimentés de son limon. Le chemin serpente entre ces murailles ruinées et débouche au milieu des terrasses où pointent les premières pousses de seigle. Le grain a reçu la bonne place, au chaud et au plat. Les maisons sont à l'écart sur un talus pierreux. Nous y cherchons la source, changeons de chevaux et repartons sans nous être rassasiés de la fraîcheur de cette oasis.

L'après-midi s'avance. Ce désert m'attire par sa monotonie même. Presque rien à voir. Les faibles ondulations du terrain se répètent d'heure en heure. Le chemin ne s'éloigne guère de la ligne droite. A part les nuances du sable brun clair, il n'y a que le bleu du ciel. Le soleil ne dessine point d'ombres. La pierre brûlante ne dégage aucune odeur. De sons, pas davantage ; même le vent fuit en silence à travers l'étendue. Nous venons de longer un « mur de prières » aux pierres gravées de la même formule dix mille fois répétée. Ici, non seulement il n'y a ni bruit, ni senteur, ni couleur, mais la pensée même est absente puisqu'on demande à des cailloux informes de redire la louange de l'immobile Buddha. Abandon au désert, démission de l'être : je n'ai besoin ni d'admirer, ni de juger, ni de sentir quoi que ce soit. Rien ne m'est demandé, pas même une idée. Le cheval m'emporte ; il connaît son chemin ; je n'ai même pas à tenir sa bride.

Il y a neuf ou dix heures que nous trottons. Nous somnolons sur nos selles, nous soulevant sur les étriers par une habitude qu'ont prise nos muscles. Le chemin traverse une bande d'ardoise pourrie. Ce ne sont que tas de débris, entonnoirs, murs déchiquetés, énormes feuilletés branlants.

Tout est mou. Chaos noir. Ce pays n'a-t-il pas connu la création ? Ou plutôt, est-ce la fin du monde d'où la vie se retire ?

Après le village, qui nous a offert nourriture et abri, le matin suivant nous amène près de l'Indus. C'est d'abord un bruit sourd comme un immense train de marchandises qu'on entendrait au loin. Le son d'un ou deux chocs violents semble faire vibrer la terre. Puis une fraîcheur humide nous court sur le visage. Quelques touffes de verdure vivent de cette vapeur. La terrasse où court le chemin s'amenuise, nos regards peuvent plonger toujours plus dans la gorge, où le vert de l'eau apparaît enfin.

Des parois de rochers partout. Le chemin, très bien construit et large d'un bon mètre, essaie de passer de terrasse en talus, de balcon en esplanade, mais doit à tout instant traverser la pleine paroi. Ici, on a savamment entassé des pierres sur les étroites consoles qu'offrent les blocs. Là, quelques troncs de peupliers forment un balcon contre une paroi lisse. Ailleurs, il a fallu faire sauter la roche et y creuser un passage sous les surplombs. A tout instant, la gorge semble impraticable. Au-dessous de nous, au pied de ressauts et de dalles fuyantes, le fleuve tourbillonne sans fin. Au-dessus, la falaise s'élanche, se dérobe, réapparaît contre le ciel, tantôt lisse et compacte, tantôt zébrée de fissures, burinée de couloirs. A quelques dizaines de mètres, par delà le gouffre, s'arrache un mur brun ou violet, désespérément abrupt et solitaire. Sur son faite ou plus loin en arrière foisonnent les aiguilles de granit ; les dents, les couteaux, les doigts de roc pointent vers le soleil. C'est une forêt de pierre dressée par le cataclysmes qui a formé l'Himalaya, sculptée depuis des millénaires par le vent et le gel.

Pour éviter de heurter la paroi et d'être poussés dans le vide, les chevaux marchent sur le bord extérieur du chemin.

Ici ou là, pourtant, nous devons nous pencher sur l'encolure pour éviter un surplomb. Nous suivons si bien la bordure de la route que je vois la rivière juste sous mon étrier. Sans cesse le chemin tourne à droite, à gauche, monte, descend, remonte. Les bêtes ont le pied si sûr que nous prenons vite goût à ce jeu de montagnes russes : à mi-descente, je donne du talon, et le poney part d'un brusque galop qui nous emporte jusqu'au milieu de la montée suivante.

Le fracas de l'eau est constant. Les falaises se renvoient un son grave et continu, plus clair seulement là où le lit est particulièrement resserré. Après un certain temps, ma tête se met à bourdonner au diapason : le tumulte du fleuve devient partie de moi-même.

Soudain, le défilé s'élargit. En pleine roche, l'Indus a creusé, puis abandonné une crique. La route se perd dans le sable. Les bêtes avancent au pas, nerveuses et haletantes ; le sable glisse autour de leurs pieds, coule dans leurs traces aussitôt effacées. Vestiges des roches érodées, trois pitons dressent de monstrueux corps de gladiateurs au milieu de cette arène de granit... Puis la vallée se referme. C'est de nouveau le règne des murailles brunes qui plongent du ciel jusque dans l'eau. Qui a osé projeter pareille route ? Voilà bientôt quarante kilomètres que nous chevauchons parmi les falaises où la vie n'est figurée que par un énorme torrent qui roule des quartiers de rocs.

Enfin, au détour d'un éperon, apparaît un rang de peupliers. C'est K'alatse, notre but, un village farouchement bouddhique où vit une famille de fidèles. K'alatse, un point vivant dans l'immense désert qui est *ma paroisse*.

Il y a des voyages plus aventureux que celui-là, assez banal en somme dans ce pays. Parvenu un jour dans la vallée de la Suru, un affluent de l'Indus, à pied à travers le désert, en quinze longues étapes, je veux, au lieu de revenir sur

mes pas, franchir une des grandes chaînes de l'Himalaya pour rentrer directement à Leh. Un porteur m'accompagne. Il a amené avec lui un minuscule poney. Comment ? nous allons donc suivre un chemin muletier ? Moi qui espérais une escalade alpine !...

A travers un plateau, nous nous dirigeons vers une ravine. J'écarquille les yeux pour deviner notre itinéraire, mais n'arrive pas même à trouver la dépression du col. Mon compagnon connaît l'endroit et je n'ai qu'à suivre.

Au fond de la ravine court un torrent. Vous croyez l'Himalaya dangereux par ses avalanches et ses tempêtes ? Il peut l'être, j'en ai la dure preuve. Mais plus souvent je redoute ses torrents. Les ponts ne sont que de méchants assemblages de poutrelles minées par l'humidité. Ou bien ce sont des passerelles suspendues, dont les cordes sont faites de branchettes tressées... Aujourd'hui, comme le plus souvent, il n'y a pas de pont du tout. Il faudra guérer. Les Tibétains, qui n'ont jamais l'occasion d'apprendre à nager, ont une sainte frousse de leurs rivières. D'ailleurs, dans les tourbillons entre les quartiers de rocs, que ferait un nageur ?

Nous remontons une rive caillouteuse entre le torrent et une paroi de rocher. Après cinq cents mètres la rivière nous coince contre le rocher, il faut se déchausser et guérer une vingtaine de mètres. L'eau n'est pas profonde, mais froide ! et les cailloux sont pointus... J'échoue en gémissant sur l'autre rive, et dorlote mes pieds avant de me rechausser.

Un quart d'heure plus haut, la manœuvre se répète en sens inverse, puis de nouveau, et encore. Au septième gué, je proteste : pourquoi viser, sur l'autre bord, une petite grève cernée de parois verticales quand cette rive-ci est encore praticable ? Mon guide attache une longue corde au cou de son poney. Puis il se dévêt et entre dans l'eau. Je l'imite. Le torrent est ici très étroit, mais d'autant plus profond et rapide. Le courant chasse nos jambes sous nous, et leur

donne des coups de boutoir. Nous titubons et devons nous tenir par les épaules. Il faut tâtonner du pied pour trouver des pierres fermes et pas trop lisses. Quand l'eau nous frappe les hanches, sa poussée devient effrayante et le froid me noue les muscles. Beaucoup plus petit, le porteur s'accroche furieusement à moi, et c'est à bout de force que nous touchons la grève.

Nous tirons la corde et le poney entre bravement dans le torrent. Il avance par bonds et ses sabots frappent les galets à grands coups. Moitié hâlé, moitié emporté par le courant, il nous rejoint en un instant.

Un ruisseau s'est faufilé jusqu'à la grève par un soupirail à travers la paroi de rocher. Les pieds dans l'eau, il faut se glisser dans cette fissure longue de cent mètres, si étroite et si haute qu'il y fait nuit. Le poney est débâté et nous nous répartissons sa charge. Pourtant, si petit soit-il, l'animal passe à frottement juste avec des contorsions burlesques. Il faut le tirer et le pousser aux tournants et l'aider à franchir les dalles et les escaliers formés par l'eau.

Raillant l'escalade acrobatique des Alpes et la manie d'en coter les difficultés, un de mes amis grimpeurs expliquait à table d'hôte que, dans l'Himalaya, l'exploration et l'escalade commencent déjà sur les sentiers; et il distinguait un troisième *degré-mulet* d'un cinquième *degré-mouton* ! Aujourd'hui, nous atteignons l'*artificiel-poney*. Pauvre bête ! « Tractée » et contractée, elle ne ressemble pas plus à un honnête cheval qu'un varappeur pendu à ses pitons ne rappelle un honnête montagnard...

Après cette gorge nous atteignons un vallon de cailloux, au pied du col qui enfin se dessine sur le ciel.

Le soir approche. Dans le talus de pierres, de petites terrasses ont été égalisées. Le poney est installé sur l'une des plates-formes avec un sachet d'avoine ; nous nous étendons

sur une autre en nous serrant pour résister au froid de la haute montagne.

A l'aube, nous reprenons la montée, devenue monotone dans les cailloux, jusqu'au faite de la chaîne, à une altitude de 5200 mètres. Je cours encore à un sommet voisin pour admirer l'enchevêtrement des arêtes et la puissance des grandes montagnes : le Nun-K'un, le Nanga Parbat...

Il ne reste plus qu'à descendre. Mais je les connais, ces *plus que* de l'Himalaya ! Celui-ci comprendra encore des heures d'éboulis et de pierriers, des escarpements où il faudra retenir le poney à la corde et par la queue, une nuit de bivouac et dix-sept gués plus glacés les uns que les autres...

Ils sont longs, les chemins de ce pays...